

hommes qui montèrent la garde régulièrement. Les bourgeois et les marchands des deux origines, non compris dans la milice, s'étaient organisés en compagnie de volontaires. Tous étaient remplis de zèle, et attendaient avec impatience les ordres du gouverneur.

Avec les miliciens, les troupes régulières et les sauvages, le gouverneur pouvait former un camp de 2500 hommes. « Cette armée, dit Sanguinet, aurait été plus que suffisante pour faire lever le camp de Saint-Jean..... Tout le monde se flattait que le général donnerait ordre de traverser à Longueuil. » Il refusa toujours, au grand mécontentement de tous, disant qu'il ne voulait pas perdre de monde, que le temps n'était pas encore venu pour traverser. Il permit cependant à 60 Canadiens et à quelques soldats d'aller à Longueuil, et une autre fois, 200 autres firent une descente à Boucherville; mais ils ne purent rencontrer les Bostonnais. Tout le monde continue Sanguinet, gémissait contre la conduite du général, et se persuadait qu'il avait reçu des ordres de la cour d'Angleterre afin d'épargner le sang de ses sujets dans l'espérance que les Bostonnais rentreraient dans leur devoir.

Evidemment le gouverneur ne montra pas assez de confiance dans nos ancêtres. Il s'en défiait à tort, ces braves étaient trop bien disposés pour le trahir. Mais il voyait dans la population de Montréal un grand nombre de personnes qui montraient ouvertement leurs sympathies pour les Américains. Il se trouva en outre trompé par la défection des habitants de Chambly et des Sauvages qui abandonnèrent la cause du roi.

Carleton perdit ainsi l'occasion de secourir à temps les garnisons de Chambly et de Saint-Jean, et d'opérer sa jonction avec le Colonel McLean. Ce dernier conformément à ses ordres avait réuni à Québec environ 350 Canadiens et soldats du *Royal Emigrant*. Ceux-ci étaient composés en partie des montagnards de M. Fraser, licenciés après la conquête. Il se dirigea vers Sorel, et prit en passant aux Trois-Rivières 67 miliciens levés dans les environs de la ville. (1)

La reddition du fort Chambly fut un rude échec pour la cause du roi. Montgomery avait envoyé le major Brown avec 150 hommes attaquer ce fort, et lui avait associé le major Livingston. Ce dernier, qui avait résidé dans l'endroit où il avait des parents et des amis, s'était mis à la tête d'un certain nombre de Canadiens de Chambly et des environs. (2) L'ennemi avait à peine tiré quelques coups de canon, que le major Stopford capitula honteusement, le 18 octobre, après un jour et demi de siège, et avant qu'aucune brèche n'eût été faite au fort qu'il livra ainsi avec 17 canons et une grande quantité de munitions. (3)

cette paroisse, avec la meilleure volonté du monde. Alors plusieurs paroisses des environs de Montréal s'offrirent à marcher contre les Bostonnais de bonne volonté. Il se trouva, au commencement du mois d'octobre dans la ville de Montréal plus de douze cents habitants des campagnes, joints à plus de six cents de la ville, des faubourgs et de la banlieue de Montréal, ce qui aurait fait une petite armée respectable. Il aurait été facile de traverser au sud du fleuve St. Laurent et de se camper auprès du fort de Longueuil. Il arriva aussi à Montréal cent sauvages du Lac-des-Deux-Montagnes et de St. Régis.

(1) Ces miliciens étaient sous les ordres de M. Godefroy de Tonnancourt et de M. de Lanaudière. Ils appartenaient aux paroisses de la Rivière-du-Loup, de Machiche et de Maskinongé. Les habitants des autres paroisses refusèrent de prendre les armes. *Journal de J. B. Hudecœur.*

(2) « James Livingston, Jérémie Dugan, perruquier et Loizeau, forgeron, qui demeuraient dans la Rivière Chambly firent révolter quelques habitants de la Pointe Olivier, et se déclarèrent leurs chefs. » *Sanguinet.* (Le Col. James Livingston était le fils de John Livingston de Montréal.)

(3) « Le général Montgomery envoya environ cent cinquante hommes, le 18 d'octobre, pour attaquer le fort Chambly, avec une pièce de canon de douze et une autre de quatorze. Pendant ce petit siège les Bostonnais venaient à Longueuil, vis-à-vis de la ville, battaient du tambour et josaient du feu et même tiraient quelques coups de fusil, sans doute pour se moquer et pour intimider les esprits; mais il est certain que le commandant du fort Chambly, avec sa garnison au nombre d'environ soixante hommes, se rendirent aux Bostonnais après quelques coups de canon, sans perdre un seul homme de part ni d'autre. Les Bostonnais trouvèrent dans ce fort cent trente-trois barils de poudre, cent cinquante quarts de farine, dix pierriers, cinq mortiers, deux pièces de canon, trois cents bombes et les drapeaux des troupes qui étaient dans les retranchements de St. Jean. Ils avaient grandement besoin de ces articles, car ils manquaient tellement de tout. On n'apprit cette nouvelle à Mont-

Avec ce matériel, Montgomery put ériger une nouvelle batterie contre le fort Saint-Jean, et le 1er novembre, il commença un feu des plus vifs qui blessa plusieurs des assiégés. Le lendemain, il envoya un prisonnier annoncer au major Preston l'insuccès du général Carleton devant Longueuil et lui demander la capitulation immédiate de la place. (1)

Les assiégés commençaient à perdre l'espoir d'être secourus à temps; déjà ils étaient réduits à la demi-ration. Ils consentirent donc à capituler, moyennant les honneurs militaires, puis ils déposèrent les armes. On permit cependant aux officiers de reprendre leurs épées en considération de leur bravoure.

D'après les mémoires du temps, il y eut de notre côté, pendant le siège, 14 tués et 77 blessés. M. de Salaberry, père du héros de Châteauguay, était au nombre de ces derniers. Les pertes des Américains étaient un peu moins considérables. (2)

La conduite du major Preston, de ses troupes et des volontaires fut digne d'éloge. Ils avaient enduré les fatigues d'un siège de 45 jours, dans un fort mal construit. Les nobles et les bourgeois s'étaient surtout distingués, et on les vit s'exposer comme de simples soldats; exemple in-igne de dévouement et de respect pour l'autorité digne de notre plus vive reconnaissance. Ces braves, oubliant leurs anciens griefs contre l'Angleterre, avaient d'eux-mêmes couru à la frontière au premier danger, et pour cela, fait des sacrifices considérables. Ils défendirent le drapeau britannique avec la même ardeur qu'ils avaient déployés autrefois, eux ou leurs pères, à Carillon et sur les plaines d'Abraham pour le drapeau français. Maintenant ils allaient subir les privations et les ennuis d'un exil de plusieurs mois, car toute la garnison composée de 500 personnes fut envoyée prisonnière dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre. (3)

Voici comment s'était passée la malheureuse affaire de Longueuil. Carleton, écartant enfin l'impatience de ses troupes, s'était décidé, le 26 octobre, à traverser le fleuve sur des bateaux, à la tête de 800 Canadiens et 300 soldats et sauvages. Au lieu d'aller rejoindre le corps de McLean, à Sorel, il tenta de débarquer à Longueuil. Là se trouvaient 300 Américains, commandés par Warner et avantageusement postés.

« Ce qui huit jours après, encore parce que fut M. Montgomery qui envoya un de ses soldats en apporter la nouvelle au Général Guy Carleton. Cette nouvelle alléga toute la ville de Montréal, et les citoyens reconnurent plus que jamais que si le Général avait voulu faire un camp au fort de Longueuil, qui n'est qu'à quatre lieues de celui de Chambly, il est certain qu'il n'aurait pas été pris, ny même attaqué, car en moins de deux heures l'on pouvoit luy donner des secours. » *Sanguinet.*

(1) « Montgomery, dit M. Berthelot, fait annoncer au Major Preston, la tentative infructueuse du général C. devant Longueuil, et lui envoie en même temps le prisonnier Lacoste, qu'il fait le porteur de la lettre dont suit copie :

« M. c'est avec le plus grand regret du monde que je vois une troupe aussi vaillante et de si bon patriotes si obstinés à répandre leur sang et à défendre une place qui n'est plus défendable par aucun endroit. J'ai appris par un de vos déserteurs que vous perdiez vos munitions et vos instruments de guerre. Une telle conduite me rendrait excusable des extrémités auxquelles pourroient se porter mes soldats. » Cette lettre fut suivie d'une cessation d'hostilité et de pourparlers relatifs à la reddition de la place.

« Le 3, la garnison de St. Jean, aux termes de sa capitulation, sortait de ses forts, les armes à la main, avec deux pièces de canon, tambour battant, mèche allumée, en file le tour et, au commandement du Major Preston, mit bas les armes. Le Major Américain qui était venu avec un détachement pour être présent à la reddition de la place, dit aux officiers anglais et aux volontaires Canadiens que d'aussi braves gens méritaient une exception en leur faveur, et leur permit de reprendre leurs sabres et leurs épées; ce qu'ils acceptèrent comme un témoignage honorable de leur courage. » *Mémoire de M. A. Berthelot.*

(2) D'après la lettre d'un officier, les Américains n'eurent que 9 tués et 5 ou 6 blessés; 17 canons furent pris. — Verreau, *Invasion du Canada*, page 366.

(3) M. Duchesnay, dans une lettre du 31 janvier 1776, donne le nom des officiers du corps des volontaires : M. de Bellestre, colonel, M. de Longueuil, major, MM. de Boucherville, de la Valtrie, de St. Ours, de Rouville, d'Eschambault et de Lotbinière, capitaines. (Invasion du Canada par l'abbé Verreau page 324.) Parmi les autres, on remarquait de la Corne, de Lafrère, de Montigny, de LaMadeleine, de Montesson, de Salaberry, de Tonnancourt, Duchesnay, de Florimont, Perthuis, Hervieux, Gauchers, Moquin, Lamarque, Demusseau, Campion, Giasson, Beaubien. (Bibaud, *Histoire du Canada*.)